

# L'HISTOIRE DE MICHEL CÔME [Cosme] racontée par lui-même

6 mars 1895



Panorama du village de Warre vu du "Pierry".

## I.

On trouvera dans ce récit comment fut trouvé le cachet ci-dessous ; à quoi il est destiné ; de quelle manière commença la Société du Sacré-Cœur, quel est son but et les difficultés qu'elle a dû surmonter jusqu'à ce jour.

Aux lecteurs maintenant d'apprécier si l'histoire en elle-même vaut la peine d'être prise en considération.

Celui qui l'écrit ne l'a pas entendu raconter.

Si elle contient quelque chose de curieux, c'est que celui qui l'écrit est curieux lui-même ; mais il n'a rien inventé, au contraire de ce que font tous les romanciers qui s'occupent de petites choses au lieu d'en faire de grandes. On raconterait fort souvent en un quart d'heure ce qu'ils vous donnent à lire durant des semaines.

Enfin tout est un métier ; mais les lecteurs ne trouveront pas de métier ici.

Je promets d'être absolument sincère. Je raconterai les choses comme elles se sont passées, sans aucun détour.

Par parenthèse, je l'avais écrite une fois déjà, il y a quelques années, et je l'avais passée à une personne très respectable de la Société. Je ne sus jamais l'usage qu'elle en fit ; mais ce qui est vrai, c'est que, si je veux la publier, je dois récrire une deuxième fois (1). Peut-être trouvera-t-on dans ce récit le pourquoi j'attends toujours la réponse (2).

☩ ☩ ☩

Pour faire mieux comprendre l'histoire qui m'arriva, j'expliquerai d'abord ma naissance.

Je suis né à Warre, hameau de la commune de Tohogne, dans le Luxembourg belge.

Mon père, Henri Côme et ma mère, Marie Pierrard. Je me souviens très peu de mon père. Je sais qu'il était un pauvre ouvrier, qui prenait beaucoup de peine pour donner du pain à ses enfants.

Quelque dure que de son temps fût la vie pour ma mère, combien dut-elle souffrir lorsqu'elle se trouva seule avec cinq enfants !

Mais il est inutile de rappeler les souffrances de mes parents, puisque c'est de moi que je veux parler.

Voici ce que j'ai déjà raconté dans mon histoire écrite il y a quelques années ; c'est assez extraordinaire :



Un jour, quand on sut que ma mère était enceinte, un de mes oncles paternels, appelé Michel, se recommanda pour être parrain. Chose des plus drôles : j'arrivai sur cette terre le vingt-neuf septembre, le jour de Saint-Michel !

En conséquence, puisque mon parrain et mon jour de naissance étaient voués à saint Michel, il était bien juste d'appeler le garçon Michel.

Je suppose que mon parrain avait gardé la foi. On m'a dit qu'il aurait désiré me voir mourir "parce que, disait-il, l'enfant commence par prier pour ceux qui l'ont fait chrétien". Enfin, le Seigneur a voulu que je vive.

☩ ☩ ☩

Donc, tout jeune, me voilà orphelin de mon père. Un frère de ma mère, marié à Havelange, pour décharger un peu sa sœur me prit avec lui. Comme cet oncle n'avait point d'enfant, je passai avec lui et ma tante toute mon adolescence... ; cela se comprend, une bien triste adolescence ! Rester avec des gens pour en hériter une petite propriété d'un hectare et demi et une vieille maison ! Et cette propriété était encore indivise. Elle venait de ma tante, qui la détenait avec trois autres héritiers au même degré qu'elle.

Voilà un premier effet du malheur : si ma mère, après son malheur d'être devenue veuve, avait eu un peu plus d'aisance, elle ne se serait point détachée de son dernier enfant, qui donne ordinairement plus de consolations que ses aînés.

☩ ☩ ☩

Ce n'est point que je veuille dire de moi que je fusse capable de donner tant de satisfactions que ça. Je n'avais pas tant de qualités.

Pour commencer, je fis très mal ma première communion. Je ne savais pas mon catéchisme et les camarades qui m'entouraient aux examens eurent probablement compassion de moi et me soufflèrent tout le temps. Le curé, tout de même, m'admit avec les autres. Cela recommença pour ma confirmation, avec la même indulgence du curé.

Puis devenu jeune homme, je rêvai fortune et mariage, cela pendant bien des années, puisque je devais attendre le fameux patrimoine avant d'être libre.

Enfin arrivé à vingt-huit ans, après quelques années passées de la façon la plus volage, je me mariaï avec une personne connue et tranquille et estimée de ceux qui la connaissent.

☩ ☩ ☩

Ce que je rêvais toujours, c'était surtout de devenir riche.

Chaque fois que nous revenait l'espoir d'un enfant, je faisais d'avance de grands projets pour son avenir ; mais j'étais toujours renversé, car sur huit espoirs d'enfants, nous n'en avons pas conservé un seul.

☩ ☩ ☩

Donc un jour, tout à bout ; plus d'espoir d'avoir des enfants. Le grand désir de fortune commençait à s'éteindre.

Mais j'avais sur le cuir (*sic*) un autre fardeau :

Depuis l'âge de seize à dix-sept ans, j'avais continuellement la mort sur le dos, c'est-à-dire que je voyais la mort partout et que j'en avais une peur indicible.

☩ ☩ ☩

Une autre affaire qui ne valait pas mieux : je ne pouvais rien croire de la religion, je doutais de tout, quoique je fisse mes devoirs, pour la forme. J'allais même, malgré mon incrédulité, jusqu'à réciter régulièrement mes prières.

J'avais pris cet usage vers l'âge de ma première communion. Je récitais l'*oraison des trente jours*. Ma mère l'avait récitée toute sa vie, elle m'avait conté l'histoire de grandes grâces qu'elle avait obtenues par cette prière et j'avais pris cette prière surtout en estime. Je crois n'avoir jamais manqué un seul jour à la réciter. Je me suis attaché à cette pratique, comme aussi j'ai toujours eu la plus grande horreur du blasphème.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais blasphémé.

Aussi est-il probable que je dois à ces deux recours, ma prière opiniâtre des trente jours et mon horreur du blasphème, la grâce autrement grande pour laquelle j'écris et que je vais raconter.

## II.

Après donc vingt-cinq années de lutte, ayant en moi à peu près tous les vices, souffrant de ces vices et criblé de peines, voici que ma femme, peut-être à cause du chagrin d'avoir perdu tous nos enfants, fut atteinte de la plus terrible des maladies connues : l'épilepsie.

Un jour j'avais vu à Porcheresse un homme atteint de ces accès. Je m'étais figuré aussitôt, avec la terreur que j'en éprouvai, que j'allais avoir aussi cet accident, et cette crainte m'obséda durant plusieurs semaines. Alors, quand cette maladie éclata chez moi, il est aisé de comprendre combien de fois je pensai l'avoir.

☞ ☞ ☞

Un jour, à bout de courage, je ne savais plus à quel saint me vouer. Il y a de cela à peu près onze ans.

Ce jour-là je me trouvais à l'église. Tout à coup, il me vint une idée : je demandai à Dieu de m'accorder la grâce de croire, en lui promettant de travailler à sa gloire tout le reste de mes jours, s'il voulait m'accorder cette faveur divine.

Et voilà qu'il me vint un frisson des plus étranges. Je ne savais plus où j'en étais, tant mon corps et mes jambes frissonnaient.

Aussitôt ce frisson passé, je me trouvai moralement et physiquement tout transformé.

Non seulement tous mes doutes disparurent ; mais cet autre fardeau, de malaise continu, n'existait plus.

Me voilà donc bien content et tout joyeux, comme si j'avais été transporté dans un autre monde.

Restait l'accomplissement de ma promesse à Dieu.

Que fallait-il faire pour travailler à la gloire du Seigneur ?  
(3)

☞ ☞ ☞

Entre-temps, comme la maladie de ma femme continuait, en dépit de tous les médecins et de tous les remèdes, arriva un jour une dame des environs de Lourdes, qui vendait des tapis de tables.

Il est probable qu'on lui avait parlé de notre accident. Cette personne nous dit :

– Oh ! Madame Côme, si vous alliez à Lourdes, vous seriez bien certainement guérie.

Après quelques jours de réflexion, nous voilà résolus à partir pour Lourdes et, pour le pèlerinage de septembre 1885, nous étions du nombre.

☞ ☞ ☞

Mais j'avais continuellement en tête l'accomplissement de mon vœu.

Or voici qu'arrivés à Lourdes, j'y remarque bien des choses qui m'y rappellent mon petit village natal, avec cette différence que le *Lourdes* des Pyrénées regarde au nord,

l'*Ourthe* de Warre qui regarde au midi.

Je remarquai les belles montagnes des Pyrénées ; le Gave, cette belle rivière qui passe devant la grotte ; la basilique surmontant la grotte ; la ville de Lourdes aperçue à gauche de la grotte.

Je me disais là continuellement : " le beau " l'*Ourthe* " (*Lourdes*) (4) qu'il y aurait à faire à Warre, pour y honorer le Sacré-Cœur ! "

Je voyais la belle montagne de Warre placée au midi ; la belle rivière de l'*Ourthe* qui ressemble si bien au Gave ; la belle petite ville de Durbuy, si près de Warre qu'on la dirait une dépendance du hameau.

Enfin tout notre séjour à Lourdes me fut un rêve pendant lequel je construisais un sanctuaire sur la montagne de Warre.

☞ ☞ ☞

Seulement, jamais je ne pensais à l'entreprendre moi-même. Je me disais : " Il suffit de l'expliquer à des gens capables, et quand ils auront compris l'œuvre, ils s'y emploieront certainement. Qu'est-ce que cela fait à des gens riches d'employer convenablement leur argent d'une façon ou de l'autre, du moment où ils l'emploient à gros intérêts ? "

☞ ☞ ☞

Me voilà donc revenu de Lourdes avec ma femme qui n'y fut point guérie. Mais j'étais néanmoins bien heureux d'y avoir puisé l'idée de beaux projets et d'être maintenant à même de travailler à ma promesse.

Donc, pendant les deux ou trois ans qui suivirent notre voyage, je me consacrai à chercher la personne capable de mener mes projets à bonne fin.

Je m'adressai, je ne saurais plus dire à qui : en tous cas, au début, à des gens religieux, aux évêques, aux missionnaires, aux jésuites, à des comtes, à des barons et à différents ordres religieux ; j'écrivis également au Pape ; mais toujours et partout je fus remballé.

Je ne pouvais en croire mes yeux ni mes oreilles. Ces gens avaient la mission de servir Dieu et ils refusaient de se dévouer au Sacré-Cœur !

Je lus bientôt au fond de leurs âmes : " Pourquoi se seraient-ils embarrassés de Michel Côme ? ". Ils écoutaient l'histoire et aussitôt qu'ils sentaient où je voulais aller, ils souhaitaient probablement de me voir partir.

Lorsque j'écrivais, très souvent pas de réponse ; d'autres me conseillaient de prendre patience en m'assurant que si cela était l'œuvre de Dieu, elle serait.

Voilà ce que je recevais pour toute assistance et consolation.

☞ ☞ ☞

Néanmoins, l'affaire avait germé si profondément dans mon cœur qu'il n'y avait plus moyen de reculer.

Tous les plans, tous les devis étaient formés.

☞ ☞ ☞

J'avais beaucoup travaillé à embellir la petite propriété recueillie dans l'héritage de mon oncle.

Les commerces auxquels je me livrais marchaient bien et étaient enviés par beaucoup de gens.

Je me résolus, puisqu'il le fallait, à vendre la propriété et à liquider mes affaires, pour m'entreprendre moi-même au sanctuaire de l'*Ourthe*.

Un jour, un frère de ma femme vint nous proposer un échange de propriétés.

Il avait une métairie à Havelange. Il nous la donna contre notre maison de commerce et notre propriété réunies et nous paya une soulte qui nous mit à même de faire les travaux tant désirés.

☞ ☞ ☞

S'il me fallait raconter maintenant toutes les choses extraordinaires que je rencontrais dans ces dernières entreprises, beaucoup de gens ne me croiraient pas, quoique j'aie promis de ne dire que la vérité.

Pendant je raconterai les principales :

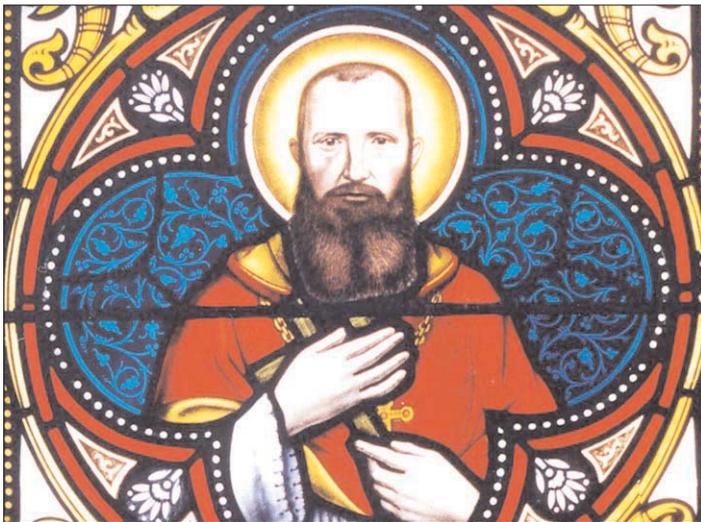
Lorsqu'il fut question d'entreprendre le sanctuaire, un esprit de malice (sic) fut probablement répandu, conseillant à tout le monde de continuer à m'abandonner.

" Et allez donc !... Il a tout ce qu'il faut pour bâtir ; ses parents lui ont laissé vingt mille francs pour construire une église et il a tenu cet argent placé pendant vingt ans pour en tirer les intérêts. Il n'y a aucune foi dans ce qu'il fait ! C'est un malin ! Il veut faire là une opération lucrative qui ne lui coûtera rien du tout, ... etc. "

Ces racontars et d'autres faisaient que tous ceux qui auraient pu m'aider, m'évitaient.

Il y avait toutefois un mot de vrai dans ces cancans : c'est le mot " rien ", car, pour moi, j'ai toujours cru effectivement que cela ne m'avait rien coûté, vu que je préférais à la nôtre la propriété qui nous fut donnée en échange, et je la préfère encore maintenant.

☩ ☩ ☩



Vitraill représentant saint Charles Borromée sous les traits de Michel Cosme dans la chapelle de Warre/Tohogne.

Donc, tout à fait prêt à commencer à Warre (5). J'y retournais un jour, par un petit sentier, bien gai et bien joyeux, afin d'aller expliquer quelques ouvrages à faire. Arrivé à un endroit près du bois de Viné, je me mets à penser qu'il y avait là jadis une statuette de Sainte-Geneviève. Je m'arrête là un instant, puis, aussitôt après avoir sauté le ruisseau voisin et me trouvant enfin sur le territoire de Warre, il me vient une peine dans l'âme, - une peine absolument inénarrable, une véritable agonie.

Je me disais maintenant que vraiment j'étais fou, que si je restais bien tranquille à Havelange, j'y serais si bien, avec l'argent que j'y avais gagné, que je serais là comme un petit seigneur, tandis qu'il m'était impossible de réaliser tous les ouvrages que je rêvais ; que j'avais tout au plus de quoi commencer l'église ; mais qu'il y faudrait un presbytère, puis qu'il faudrait encore acheter du terrain. Enfin, me disais-je, mon projet est absolument impossible et il est encore temps d'y renoncer. Je puis parfaitement retourner chez moi et faire passer tout cela à risée, et les gens, au lieu de me blâmer, diront que j'ai bien raison. Me voici donc, avec ce poids terrible, arrivé à Warre. Après y avoir dîné chez ma sœur, je dis que j'allais me promener jusqu'à l'*Hyménée*. (C'est le nom de la prairie qui s'étend sous la montagne du sanctuaire actuel et qui longe l'Ourthe.)

Me trouvant arrivé au bas de la montagne, je demande la grâce de monter là comme Notre Seigneur avait monté avec sa croix jusqu'au Calvaire.

Alors, avec mille souffrances, en m'arrachant les mains aux épines des ronces, en me trouvant cent fois au point de dégringoler et de me tuer dans la chute, et quoique je crusse l'ascension impossible, j'arrive, j'arrive au sommet, après trois heures d'une véritable agonie, car il était midi lorsqu'avait commencé cette agonie à la place de Sainte-Geneviève.

☩ ☩ ☩

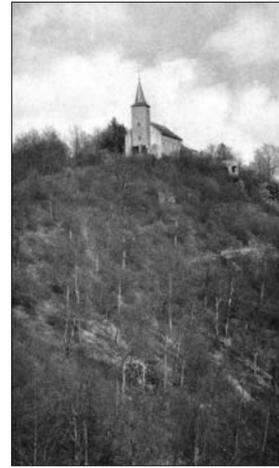
Donc, je suis arrivé à la place même où est posé aujourd'hui le sanctuaire du Sacré-Cœur.

☩ ☩ ☩

Je réfléchis là durant quelques instants. Je me représentai que, depuis des années, j'avais tramé ces projets et enfin, tout d'un coup, je pris la résolution que, quand je devrais mourir à la tâche, je continuerais.

Aussitôt, comme d'un coup d'éclair, je fus débarrassé de toutes mes inquiétudes et tout ce que je voyais impossible l'instant avant, me réapparaissait complètement aisé et facile.

☩ ☩ ☩



Endroit de son ascension acrobatique.



A g.: La chapelle de Warre: son clocheton (intégré dans la toiture de la nef) couronné d'une petite flèche (début 1900) - A dr.: ancienne façade de la chapelle avant la construction de la tour.



Et facilement j'arrivai à bonne fin.

Il n'y eut qu'une seule crainte d'accident ; ce fut le premier jour. Un ouvrier, Pierre Dumont, taillait une pierre, justement à l'endroit où se trouve le chœur du sanctuaire, quand un coup de vent le renversa en lui enlevant son point d'appui, et un moment nous crûmes qu'il était tué. - Donc le sang a coulé à la place même où se fait le sacrifice de la messe !

Sauf cette panique, l'édifice s'acheva sans la moindre égratignure.

### III

Voilà donc un très beau sanctuaire dédié au Sacré-Cœur, construit sur la montagne; ... vingt mètres de longueur sur huit de largeur ; à proximité, une belle maison pour le curé.

☩ ☩ ☩

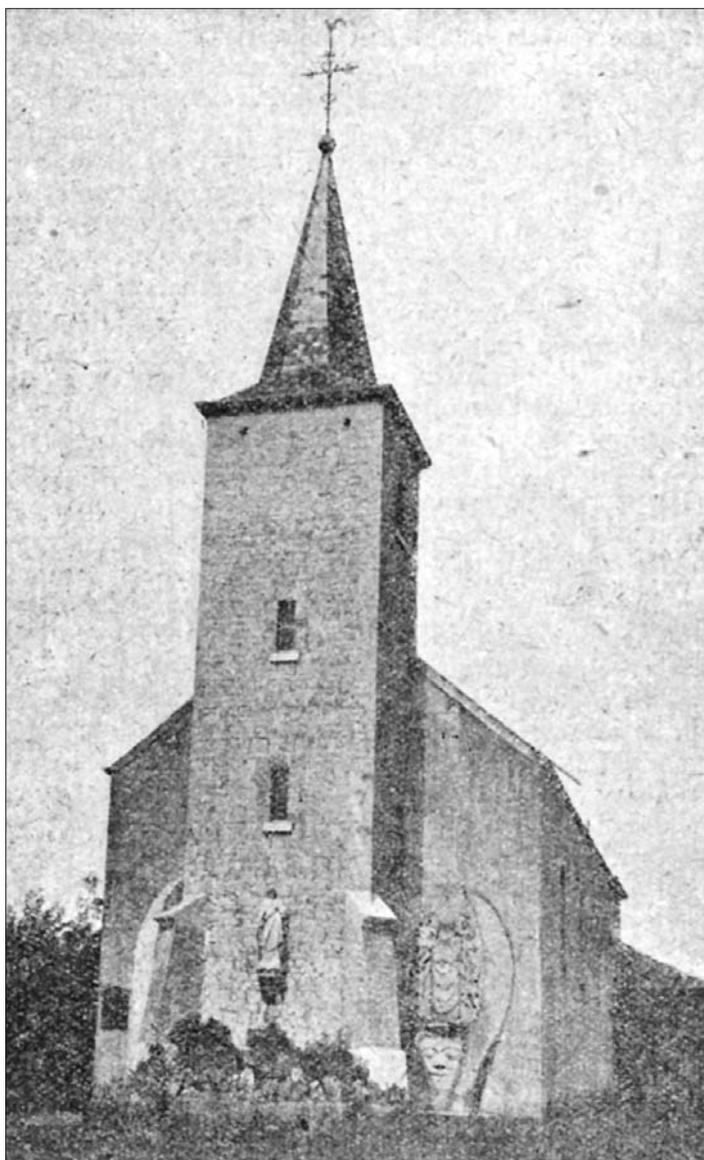
Puisque nous avons une église et une maison, il était donc naturel de chercher un prêtre pour dire la messe.

J'appris qu'il y en avait un, retraits à Biron, près de chez nous : M. Ninane, venu de Tohogne. J'allai le voir deux ou trois fois, après quoi il accepta de venir à Warre.

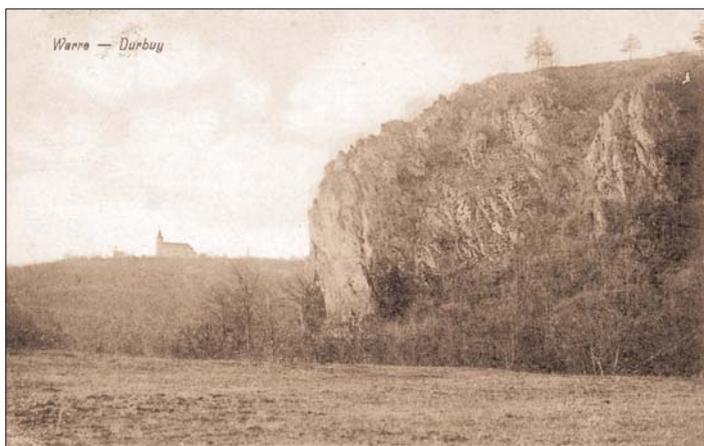
Contons encore ici par parenthèse une chose assez curieuse :

Il y avait jadis à Warre un homme appelé *Michel Destiné*. Il disait souvent : " Si je vis, il y aura une église à Warre ". Ce Michel n'a pas pu réaliser son désir. Après sa mort, un autre Michel revient. Ce désir du premier, le second le réalise et le curé qui a célébré la première messe à Warre s'appelait... Michel. Donc, trois Michel !

☩ ☩ ☩



La chapelle de Warre en 1924. (Photo Touring Club de Belgique)



La chapelle de Warre vue du lointain (vallée de l'Ourthe, près de Durbuy).

Voici encore une petite histoire drôle qui vaut la peine, je crois, de nous faire retourner sur nos pas :

Quand l'église fut achevée, je dis : " Ceux qui voudront y voir des statues, ils pourront les y placer ".

Une bonne vieille dame m'avait dit, depuis le commencement, qu'elle y placerait une belle statue du Sacré-Cœur. " Mais, - disait-elle, - il faudra à l'occasion du placement de ce Sacré-Cœur faire des grands *apanages*, avoir de la musique et que toute la fête soit en grande cérémonie. "

Enfin, après un an d'attente, je dis un jour à cette dame : " Si la statue n'est pas là pour un tel jour, ne pensez plus à la placer ".

Au jour fixé, rien.

Dans l'entrefaite arrive un mendiant, Louis Furnémont, qui me dit :

- C'est bien triste de ne pas avoir cette statue. Si j'avais seulement quelques mois pour m'en procurer le prix, je voudrais de tout mon cœur mettre la statue du Sacré-Cœur à Warre.

Je conviens avec lui d'attendre et de ne permettre à aucune autre personne de la donner.

Et voilà la statue du Sacré-Cœur placée par un pauvre mendiant !

Je l'appellerais bien de préférence " ouvrier " (6), car de tout temps je l'ai connu comme tel. Il s'occupait à des machines, cherchant des inventions quand il en avait le temps et pour lesquelles il épargnait tout le fruit de son travail. Donc, il est plutôt ouvrier, ce que j'estime beaucoup. J'ai toujours remarqué qu'un honnête ouvrier est à peu près le type le plus estimable du genre humain.

☒ ☒ ☒

Après ces parenthèses, nous sommes donc arrivés à la célébration tant désirée du Saint Sacrifice de la messe sur la *Montagne du Sacré-Cœur*.

Mais les plaisirs furent de courte durée.

M. Ninane resta seulement avec nous pendant quatre mois, puis il retourna chez ses parents à Tohogne, où il ne tarda pas à quitter ce monde.

☒ ☒ ☒

Enfin, jusqu'à présent, nous avons remarqué dans le récit différentes choses assez extraordinaires ; mais le but, nous ne l'avons pas encore abordé.

#### IV

Dans le vœu de travailler à la gloire du Seigneur, l'intention fut toujours de former une société qui prendrait le nom de " Société du Sacré-Cœur ".

Lorsque tout ce qu'on voit maintenant fut fait, cette intention continua et Warre était destiné à devenir le siège social et universel de la société.

Je m'expliquai toujours à des gens capables, ou tout au moins crus capables d'entreprendre cette œuvre, c'est-à-dire, pour être bref, à des gens riches.

Ils me répondaient tous :

- C'est très bien. C'est une grande œuvre. Quel bonheur pour l'humanité si cela était !

Las d'expliquer la chose sans succès, je fus un jour disposé à vendre la propriété de Warre pour me mettre à même de commencer l'**œuvre** et je me disais que j'aurais pu la vendre avec la condition de faire subsister le siège de la Société à Warre et de m'accepter comme travailleur de l'œuvre.

☒ ☒ ☒

Quelqu'un me dit que si j'allais à Chèvremont, j'y trouverais des hommes riches qui certainement achèteraient l'affaire.

Me voilà donc en route pour Chèvremont.

J'obtiens la faveur de parler à l'un des Pères. Celui-là écoute bien tranquillement mon histoire et quand j'arrive à parler des vues de la société, il me dit " que la société du Sacré-Cœur dont je parle doit avoir lieu, que nous étions justement à l'époque où devait naître la société du Sacré-Cœur, que Saint-Michel Archange devait être imploré " et il me recommande de beaucoup prier ce Saint-Michel.

Je lui réponds que " c'était mon patron et que je me recommandais à lui ", ... et me voilà encore revenu de Chèvremont comme de partout ailleurs.

Toutefois le Père de Chèvremont m'avait fait une prophétie : je ne pourrais dire exactement à quelle époque ce fut de

l'année ; mais en vérité, cette même année-là, la société du Sacré-Cœur a été signée, la veille de Noël, vers 10 h. 30 du soir, par sept ouvriers.

Je me trompais en cherchant pour elle des gens riches. Il est probable que le Sacré-Cœur n'en veut pas ou que les gens riches ne veulent point aller à lui.

Enfin laissons là toutes ces méditations inutiles. Il ne faut pas approfondir les volontés du Maître.

Voilà donc la Société tant désirée, établie et signée (7).

Elle fut signée un soir, veille de la Noël, probablement à peu près à la même heure que celle où, il y a bientôt dix-neuf siècles, le fondateur de l'œuvre, qui n'est que Jésus-Christ, arrivait dans une étable, abandonné du monde.

Il arrivait à une époque où il y avait cent-quarante mille dieux connus et peut-être le double d'inconnus, et cet homme arrive tout à fait ignoré ; et il vient dire aux hommes qu'ils font fausse route, qu'il n'y a qu'un seul Dieu et, à la fleur de l'âge, il se donne à ce Dieu qu'il connaissait, pour nous donner par là l'exemple que nous devons quitter toutes les choses terrestres pour le suivre.

Revenons à notre histoire.

□ □ □



L'autel de la chapelle en 1945.



Intérieur de la chapelle en 1973.

La Société formée, il s'agissait de la mettre en pratique.

Les hommes avaient bien accepté de la signer ; mais du moment où il n'y avait rien à en retirer, ils n'y comprenaient plus rien du tout.

Et me voilà encore seul. Drôle de Société ! Tout seul !

□ □ □

Vainement je cherchais ne fût-ce qu'une personne pour travailler avec moi.

Un jour je demandai à Dieu de m'indiquer ce que je devais faire pour apporter à son œuvre un travail utile.

Aussitôt me vint cette idée : " statuaire ".

Je trouvai cela si drôle, statuaire. S'agissait-il de faire des statues?... Mais cela m'est impossible, me disais-je. A mon âge, faire des statues ?

Enfin, un jour je demande à un homme capable de me renseigner s'il peut me donner le sens de *statuaire*.

- C'est faire des statues, me répond-il.

Finalement, à force de questions, j'apprends de lui qu'il y avait quelqu'un à Namur qui pourrait me donner tous les renseignements et m'expliquer comment je devais m'y prendre pour commencer cette fabrique.

Sans me lasser, je me rends donc à Namur chez cet homme qui me reçoit encore comme les autres et qui m'envoie à Paris, en me disant qu'il est impossible de trouver des ouvriers en Belgique pour ce genre de travail.

Je vois qu'il n'y a rien à faire avec mon renseigné (*sic*). Il me vient à l'idée d'aller à Liège.

Enfin je m'adresse à une dame qui eût été également capable, comme le Namurois, de me procurer un ouvrier statuaire ; mais toujours la même réception.

A la fin pourtant je trouvai un ouvrier qui fit mon affaire.

□ □ □

Mais rappelons-nous toujours que la Société en question n'est que la " Société du **Sacré-Cœur** " et nullement la Société de Michel.

Je n'en donne pour preuve que cette remarque : je prenais toujours le contraire de ce que je cherchais ; c'est-à-dire que le Sacré-Cœur agissait en moi et que je ne lui prêtais que mes mouvements.

Cette volonté manifeste du Sacré-Cœur doit ainsi nous rappeler que Notre Maître ne prenait avec lui que de pauvres ouvriers abandonnés.

□ □ □

Me voici donc revenu à Warre avec mon homme pour commencer à faire des statues.

Inutile de raconter l'ouvrier que c'était ; on s'en doutera facilement. Ayons assez de charité pour n'en dire aucun mal (8).

Mais ce que je raconterai en passant, c'est que nous avons travaillé durant six semaines sans pouvoir mouler un seul sujet et que le premier sujet que nous obtînmes fut un Sacré-Cœur enfant, qui fut moulé un jour où, par une ouverture pratiquée dans le mur, je venais de réunir mon étable avec mon atelier !

N'est-ce pas curieux, cela?... Je me suis dit : " Tiens ! voilà encore une drôle d'histoire ! Le Sacré-Cœur veut encore une fois me montrer qu'il désire avoir sa fabrique dans une étable ! ".

□ □ □

Voilà donc la fabrique de statues commencée (9).

Mais puisqu'il s'agit dans tout ceci d'une société, il faudra un insigne à cette société.

Rien de plus simple : Maintenant que les ouvriers du Sacré-Cœur savent mouler, ils feront cet insigne.



Quant au cachet de la Société, il était trouvé. Je passe les détails de cette trouvaille pour ne pas trop allonger l'histoire ; ce fut dans les premiers temps de l'existence de la Société (10).

J'en cherchais donc maintenant les armoiries.

Voici ce que je trouvai :

Au milieu du champ, le cachet représentant le Saint-Sacrement entouré de ces mots " Société du Sacré-Cœur ". Ce cachet gardé dans les bras de Saint-Michel-

Archange terrassant le serpent ; de l'autre côté du cachet, un ange clamant dans une trompette le triomphe du combat, lui-même entouré de cinq anges et comme haussé sur un septième ange. Enfin le cadre de l'écusson soutenu de chaque côté par un ange.



Armoiries de la Société du Sacré-Cœur.

Ces armoiries contiennent donc en tout neuf anges, qui représentent les neuf chœurs des anges.

Puis je surmonte l'écusson de trois étoiles, qui représentent la Sainte-Trinité.

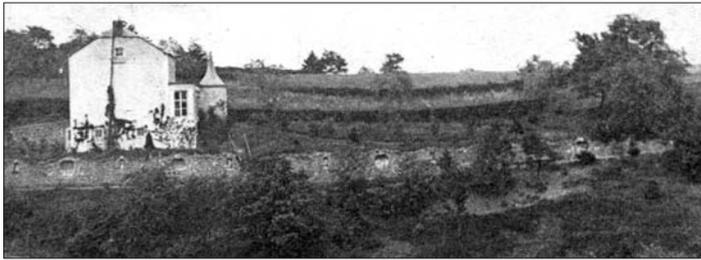
En résumé, la Société du Sacré-Cœur est née, comme l'a prophétisé le Père de Chèvremont, et, par la volonté de la Sainte-Trinité, elle se soutient au ciel et sur la terre : au ciel, par le chœur des neuf anges qui chantent sa victoire ; sur la terre par Saint-Michel qui terrasse le serpent.

## V

Cependant me voilà toujours à l'ouvrage, toujours continuant l'œuvre et personne ne venait à mon secours.

J'aurais voulu faire des bénéfiques, par les pèlerins qui seraient venus consulter le Sacré-Cœur pour leurs affaires, qui m'auraient commandé des statues, qui auraient apporté leur concours d'une façon quelconque à l'œuvre humanitaire que j'entrevois. J'aurais voulu occuper là tous les ouvriers sans travail, à faire ceci, cela inspiré par le Seigneur ; par exemple à découvrir une grotte que je vois sous la montagne et qui ressemblerait très bien aux grottes de Rochefort qu'elles relient certainement. Ces grottes, les messes, les actions généreuses dont Warre serait le théâtre toujours actif, amèneraient des foules d'étrangers, d'où des hôtels, des restaurants, la richesse pour tout le monde. Tous les ouvriers y trouveraient du travail et la Caisse sociale secourrait tous ceux qui ont un besoin. On verra comment.

✠ ✠ ✠



Le presbytère et le mur bordant le Chemin du Rosaire (qui donne accès à la chapelle) comportant env. 30 poteaux (dont les treize premiers Mystères de la Foi) - Vers 1900.

Mais au lieu de faire des bénéfiques pour pouvoir occuper des ouvriers comme je le désirais, je n'en faisais pas et je me disais qu'il faudrait bien m'arrêter.

Cependant, durant tout le temps que j'avais gardé les ouvriers, j'avais fait tout mon possible pour me mettre au courant de leurs métiers et pouvoir au besoin travailler moi-même.



Petit moulage en plâtre réalisé par Michel Côme en l'honneur de saint Antoine.

Une fois les ouvriers partis, faute d'argent pour les payer, je dus donc commencer à maçonner, à sculpter, à modeler, à mouler moi-même et l'on comprend que j'ai sué beaucoup.

✠ ✠ ✠

- Mais, me dira-t-on, pourquoi vous donner tous ces embarras, Michel ?

Je répondrai à tous ceux qui tiendront ce raisonnement :

- J'y trouvai beaucoup moins de tracas et d'embarras qu'on ne pense ; d'autant moins que j'avais promis à Dieu de travailler.

Et ce deuxième fardeau m'était beaucoup moins pesant que le premier dont le Seigneur m'avait délivré en me don-

nant la Foi.

✠ ✠ ✠

Depuis mon vœu, je n'ai pas porté mes vues ailleurs que sur la Société en question ; et voici tout ce que je me dis :

" Nous sommes si divisés, si indifférents les uns aux autres, qu'il n'y aura bientôt plus que nous, parmi les créatures, qui ne pourrions plus nous reconnaître par toute la terre.

Jadis on disait :

- Comment les connaissez-vous ?

- Par le signe de la Croix.

Eh bien ! je peux vous assurer, cher lecteur, que j'ai déjà assez bien voyagé et que je ne me rappelle pas avoir vu dans aucun restaurant une personne faire le signe de la Croix.

Donc ce saint usage est passé.

Comment saurais-je, par conséquent, avec qui je parle ?... Peut-être avec un juif, peut-être avec un maçon.

✠ ✠ ✠

Vous me direz que ces gens sont meilleurs que moi.

Pourquoi pas ? Mais vous m'avouerez bien que ces gens ne veulent pas faire comme moi et moi je ne veux pas faire comme eux.

Il y a donc certainement quelque chose de tranché entre nous.

Or ne serait-ce pas très heureux, surtout pour celui qui voyage, s'il pouvait se dire : " voilà un des miens " ?

Ne serait-ce pas une grande satisfaction pour nous - qu'à dix, vingt, cent et même des milliers de lieues de chez nous, nous puissions trouver des nôtres et là nous reconnaître et nous héberger en toute sécurité ? Ne serait-ce pas heureux aussi, pour le pauvre ouvrier qui craint bien souvent de se trouver sans ouvrage, s'il était assuré que tant qu'il sera avec nous il aura un asile et sera certain d'avoir du travail ?

Or voici :

Par les moyens dont nous conviendrions entre nous, quand l'œuvre du Sacré-Cœur aurait été bien établie, il ne serait plus possible de chômer dans aucune localité. Partout il y aurait une maison particulière chargée de s'occuper de tout ce qui aurait un intérêt quelconque pour la Société. Et sans relâche, en agrandissant toujours son œuvre, le travail en vue de ces intérêts serait distribué à ceux qui manqueraient d'ouvrage.

Ainsi, il y a beaucoup de poètes et de gens qui n'ont d'autre métier que leur plume qui les laisse mourir de faim. On les chargerait de faire des vers pour chanter à l'Église les louanges du Sacré-Cœur ou bien ils feraient la correspondance de la Société dans toutes les parties du monde.

✠ ✠ ✠

Combien de gens font fausse route, parce qu'ils marchent à l'encontre de leur vocation ! Et l'ouvrage qu'ils font leur brise bras et jambes.

Combien de gens remplissent les prisons parce qu'ils sont les abandonnés de la société ! Très, très souvent, c'est à cause de leur misère qu'on les abandonne et c'est pour les effets de leur misère qu'on les emprisonne.

Il y a tant de réformes à faire que c'est à trembler de voir que nous, chrétiens, il nous soit impossible d'obéir à la Voix qui nous dit de nous retourner un instant vers notre premier fondateur.

✠ ✠ ✠

Comment faut-il dire, mon frère ?

Cet homme qui se dit catholique, qui a quelquefois des milliers d'hectares de terre, il rencontre un autre homme. Celui-ci n'a rien et il serait le plus heureux du monde s'il avait seulement trois hectares pour en tirer son pain et occuper sa famille et, même, payer le prix du fermage, avec une reconnaissance en plus.

– Mais, me dira-t-on, il n'est pas possible de vivre avec trois hectares de terre.

Je vous répondrai que l'on peut vivre et je vous le prouverai, et que l'on vit quelquefois bien mieux ainsi que le fermier qui a cent hectares.

La médiocrité est un moyen puissant de faire aimer la culture. Il n'est pas du tout nécessaire d'être riche pour être heureux et il est nécessaire de ne pas être trop pauvre.

Ce dernier état est certainement malheureux.

☩ ☩ ☩

Nous devrions toujours bien comprendre que nous priver de ce que nous désirons pour faire le bien, c'est un bonheur, non une privation.

Il y a si loin, si loin de ce bonheur privatif d'une jouissance, pour nous en procurer une autre, à l'état de ceux qui, malgré tous leurs désirs, sont toujours privés de tout, et cela **parce qu'il le faut**.

☩ ☩ ☩

Il y a une grande différence entre Dire et Faire.

Je suppose qu'il m'arrive une idée, une bonne idée.

Si, cependant, cette idée n'est goûtée de personne, n'est-il pas de mon devoir, à moi, de mettre le premier cette idée en pratique pour en démontrer la bonté ? En me bornant à l'exprimer, je la laisse se perdre, puisqu'elle déplaît.

☩ ☩ ☩

Nous parlons toujours de " l'œuvre naissante ".

A ce sujet l'on m'a dit bien des fois :

– Mais la Société du Sacré-Cœur existe.

Je l'accepte très volontiers : " la Société spirituelle, en religion " ; mais de notre système à celui-là, il y a une distance incroyable.

Peut-être le monde a-t-il besoin de nous voir à l'œuvre et que lorsqu'il aura vu notre système appliqué il se dira : " Essayons de le généraliser ".

Je conseillerai volontiers au premier éclairé (sic) de ne pas attendre d'être contraint par la force à faire ce que Dieu lui aura indiqué pour l'accomplir de bon gré.

☩ ☩ ☩

Je demanderai si de tout temps l'on s'est jamais occupé de réformes.

On me répondra :

– Mais la politique ne s'occupe pas d'autre chose.

Sans doute, une masse de gens parlent, parlent beaucoup, parlent toujours pour réformer ; les Chambres sont pleines de beaux parleurs ; mais lorsqu'ils ont parlé, qu'en sort-il ?

Plusieurs de ces parleurs s'occupent à chercher un remède ; je crois même qu'il y en a beaucoup qui le connaissent ce remède ; mais personne n'en veut, parce que l'on craint, je crois, de voir guérir le mal.

Beaucoup de gens sont à l'égard de ce remède et du mal comme des neveux qui voient un oncle près de mourir et qui préfèrent le laisser faire que de lui donner le remède.

Oui, l'on dirait vraiment que l'on craint de voir la situation de la classe ouvrière s'améliorer.

Et cependant qu'y a-t-il de plus précieux sur la terre que l'ouvrier ?

Sans l'ouvrier, qu'y a-t-il ?

☩ ☩ ☩

Je remarque depuis longtemps que la généralité de la classe ouvrière se contente toujours avec le suffisant.

J'ai toujours entendu l'ouvrier dire : " Si je pouvais seulement faire honneur à mes affaires ! Si j'avais seulement de l'ouvrage pour gagner ma vie ! Si j'avais seulement trois hectares de terre, je serais le plus heureux des hommes ! "

Eh bien ! Chrétiens, n'avons-nous pas dans notre famille

chrétienne tous ces moyens à notre disposition pour ne laisser personne oisif ? N'y a-t-il pas chez nous une quantité de familles aisées capables d'occuper tous ceux qui voudraient s'attacher à suivre courageusement les vues de la Société du Sacré-Cœur, vues qui sont du moins de la religion en pratique ?

La religion en pratique, c'est une marche dans la Vérité. Ne rien dire qu'on ne fasse, ne rien faire qui ne soit juste, ne rien trouver juste qui ne soit bon envers son frère, reconnaître son frère dans tous les siens et toujours être vrai. Voilà la religion du Sacré-Cœur.

☩ ☩ ☩

Voyons donc quelques vues de la Société du Sacré-Cœur, établie à Warre depuis neuf ans, la veille de la Noël.

Il y aurait, par exemple, à faire tout son possible pour qu'il se forme des maisons dans toutes les localités, en forme de " Cercles catholiques " (10), ou plutôt sous n'importe quel nom, le nom ne fait rien à l'affaire, le nom qui conviendrait le mieux à la localité.

Là, des réunions, des amusements permis, des cercles de chant, des cercles dramatiques, des bibliothèques.

Si les moyens manquaient aux cercles pour s'approvisionner eux-mêmes, on pourrait y porter ses livres.

A l'usage de ceux qui manquent d'un bon vêtement, les cercles auraient encore leurs petits vestiaires.

☩ ☩ ☩

Une autre vue, c'est de toujours nous entraider. Les mystères de la foi ne nous disent-ils pas ce qu'il faut faire, quand nous les observons attentivement ?

Ainsi, voyez l'image du premier mystère joyeux. Quelle réflexion génère-t-il en nous montrant Jésus-Christ, qui fut menuisier, naissant dans son étable ?... C'est qu'il ne fallait



Le quinzième Mystère de la Foi: "le Couronnement de la Vierge", situé à droite de la tour.

pas attendre dix-neuf siècles pour reconnaître que le véritable maître du monde, c'est l'ouvrier honnête.

L'image du second mystère douloureux, où Marie embrasse la croix, nous dit que les gens de cœur abandonneront la croix de soie pour embrasser celle de bois.

Le troisième mystère glorieux, où Jésus monte au ciel, nous fait penser que celui qui n'aura jamais voulu souffrir ne pourra jamais jouir.

Et ainsi de suite (11).

□ □ □

Il est absolument temps de nous mettre à l'œuvre, et pour cela est-il nécessaire de tant parler, de tant pérorer avec de grands mots que les gens ne comprennent pas ?

On fait croire au monde que l'on va tout faire pour le rendre heureux et une fois que l'on tient la direction, malgré toutes les belles promesses, on fait danser les millions.

Mais qu'est-ce que cela peut leur faire à ces dirigeants ?

Ils sont des gens qui n'ont jamais connu l'économie, qui ont toujours regorgé d'abondance, et c'est à eux que les trésors publics sont confiés.

Le pire de leurs tourments est d'échouer quelque part ou leur plus grand bonheur est de se dire contre quelqu'un qu'ils ont vaincu : " Nous lui avons fait mordre la poussière ". Voilà les mots que nous avons entendus bien des fois.

□ □ □

J'entends les lecteurs qui me disent :

- Mais vous finissez en sortant de votre histoire, Michel.

Je veux vous prouver, chers lecteurs, que j'en sors un instant, peut-être, pour finir, en vous rappelant une vérité que vous savez aussi bien que moi et pour vous demander si **réellement** nous sommes administrés par le cœur.

Il me semble, en ce cas, que c'est un cœur bien dur.

Ne serait-ce pas là, peut-être, la cause qui fait se lever une société appelée " *le Socialisme* " ?

Il n'y a rien de meilleur, ni de plus beau, ni de plus grand que " *la Société* " ; mais la société sans Dieu est bien faible.

Car quelle raison peut faire avancer une société sans Dieu, si ce n'est le besoin de s'abandonner à autrui, une *tirance* (*sic*), en somme une simple question de *struggle for life*? (12)

□ □ □

Pour moi, je crois que la seule raison de nos maux sociaux, c'est que le riche s'est absolument séparé de l'ouvrier.

Eh bien ! puisque les riches ne veulent pas de nous, laissons-les tranquilles et faisons-nous une puissante armée.

Je remarque d'ailleurs qu'il y a très peu de gens *riches*. Beaucoup de gens respirent une certaine aisance, à force d'avoir travaillé ; d'autres jouissent encore de quelques biens, restants de biens de familles anciennes qui s'étaient tranquillisées sur l'avenir. Certainement, lorsque nous serons bien constitués en société, ces gens là seront des nôtres.

Il est certain que l'égalité est impossible ; tel n'est point notre rêve. Nous voulons le respect de tout ce qui est juste et si nous reconnaissons de l'injustice dans les choses actuelles, nous la réprimerons par l'exemple, le meilleur des prêches du monde, c'est-à-dire que nous agirons de telle façon que l'injuste rougira de son injustice. De même, si nous voulons que le monde soit humble, nous commencerons à l'être nous-mêmes ; si nous voulons qu'il soit travailleur, nous montrerons par notre travail et par notre assiduité à faire travailler que le travail est la joie et l'honneur de l'homme (13).

(Extrait du livre " *Michel Côme et la Société du Sacré-Cœur à Warre* ", Notes inédites publiées à Bruxelles en 1899, par le Baron Charles Van Beneden, Imprimerie Alfred Castaigne, Bruxelles.)

## NOTES

(1) Que l'on me pardonne de reproduire toutes ces naïvetés. Autant que possible, j'aime à laisser à Michel Côme, homme des champs et peu lettré, sa physionomie propre.

(2) Cette réflexion est ironique. Michel Côme est souvent ironique dans sa conversation ; mais ses ironies sont toujours très fines.

(3) La modestie de Michel Côme l'empêche de dire ce qu'il fit pour commencer ; mais je trouve intéressant de le dire moi-même aux lecteurs. Il avait à Havelange des immeubles inhabités. Il les donna tous en usage à de pauvres gens, et l'un d'eux notamment à une veuve S... dont les trois ou quatre fils ou filles étaient en prison pour vol, femme peu recommandable elle-même ; mais il voulait, à l'exemple de Jésus-Christ, venir en aide aux plus abandonnés et aux plus rejetés par le monde.

(4) Le jeu de mots est dans le manuscrit de Michel Côme.

(5) Michel Côme se supprime autant que possible et à dessein la conjugaison du verbe être. Il n'aime pas à se nommer.

(6) Michel Côme, selon son habitude de mystérieuse discrétion, refuse ici de dire pourquoi il l'appelle mendiant plutôt qu'ouvrier. - C'est parce que l'ouvrier renonça à son travail et mendia pendant seize mois pour récolter cent soixante francs qui furent le prix de la statue. - Ensuite il reprit ses outils ; mais il ne voulut jamais être nommé.

(7) Voici les noms de ceux qui ont signé à l'acte, fait sur timbre : Michel Côme et Florentine, sa femme, née Demblon ; Joseph Demblon, Joseph Bair, Louis Pire, Guillaume Krier, Constant Simon, Constant Collard, de Belvaux et Clément Théate ; puis, postérieurement se firent membres adhérents : Léon Pillooy et Alexandre Comblin.

(8) Il importe de dire qu'il s'agit d'un ivrogne dangereux et mal famé. C'est pourquoi Michel Côme a dit : " Je prenais toujours le contraire de ce que je cherchais ". Il cherchait un honnête homme et on lui déconseilla de se fier à cet individu ; mais il fit violence à ses scrupules par la pensée que, dans sa lutte pour le service de Dieu, il pourrait tirer d'un misérable un bien quelconque, la connaissance du métier de statuaire, et associer ainsi ce misérable à l'œuvre du Seigneur.

(9) Les greniers de Michel Côme sont pleins de ces statues où l'on remarque, dans celles dont il a fait le moule, un art original.

(10) Michel Côme, retiré sur sa montagne de Warre ignorait, il y a quatre ans, quand il écrivit ce récit, que plusieurs de ses idées étaient entrées dans la pratique. Il y a notamment les institutions du bon Curé, M. Mellaerts, de Timéon, qui ressemble à s'y méprendre " aux vues " de la Société, du Sacré-Cœur de Warre. Michel Côme a prêché " ses vues " au début à tout le clergé. A-t-il réussi, sans le savoir, à les faire adopter ? On le croirait aujourd'hui.

(11) Michel Côme a sculpté les quinze mystères de la foi dans le mur de soutènement qui va du presbytère à l'église et il les explique à sa manière à ses visiteurs.

(12) Je crois traduire par cette expression une pensée très obscure.

(13) Le manuscrit de Michel Côme s'arrête à cette pensée universelle.





*L'ancien presbytère.*



*Pèlerinage à Sainte-Gode le lundi de Pentecôte 2008.*



*Pèlerinage à Sainte-Gode le lundi de Pentecôte 2006 - Pèlerins devisant devant la chapelle après l'office.*



*Point de vue de la chapelle - Magnifique panorama aussi vaste qu'impressionnant nous montrant une large boucle de l'Ourthe; au lointain, le village de Bohon.*